

Danse célébration

Irina Dincu-Khalef, département télévision, UER



Danse cé

Irina Dincu-Khalef
Département télévision, UER

Hymne aux fleurs qui passent



élébration

ARTE et treize radiodiffuseurs
pour un moment
exceptionnel.

Le 27 novembre 2002, les amateurs de danse ont eu l'occasion unique de voir un spectacle d'une qualité exceptionnelle. Pour la première fois, un gala de danse était créé spécialement pour une diffusion en direct d'un site connu de tous les amateurs; la Maison de la Danse de Lyon. Conçu comme une association créative entre la Maison de la Danse, les Films Pénélope (Paris), ARTE France, France 3 et le groupe musical de l'UER, ce programme chorégraphique exceptionnel était disponible pour tous les publics à travers l'Europe.

«Quand, la première fois, nous avons rencontré ARTE pour discuter de cette émission personne n'était sûr que cela pourrait se réaliser, mais nous étions tous convaincus de sa qualité artistique et que cela valait

la peine de se battre. Nous sommes très heureux aujourd'hui de constater que tant de Membres de l'UER ont rejoint la production et en ont fait un événement véritablement européen. Nous sommes fiers de l'accueil que ce programme a reçu de la part des téléspectateurs qui aiment la danse dans toute l'Europe», estime Katharina von Flotow, responsable du développement au département télévision.

Huit des meilleurs chorégraphes et compagnies de danse se produisaient sur la scène de la Maison de la danse de Lyon et cet événement a été transmis en direct sur ARTE à une heure de grande écoute. L'UER a négocié les droits de cet événement au nom de treize radiodiffuseurs : RTVSH (Albanie), RTBF, VRT (Belgique), ETV (Estonie), YLE (Finlande), RUV (Islande), NRK (Norvège), NPS (Pays-Bas), TVR (Roumanie), BBC (Royaume-Uni), RTVSLO (Slovénie), SVT (Suède), DRS (Suisse).

Avec *Babelle heureuse*, la première pièce, créée par Montalvo-Hervieu en février 2002, nous vivions «le théâtre dans le théâtre». Les deux chorégraphes utilisent la métaphore du rideau rouge, pour nous introduire dans l'atmosphère magique du théâtre. Fondé sur un jeu de mots sur la tour de Babel (Babelle, avec deux //, parce que la tour est un nom

féminin et que le créateur le ressent ainsi), évoquant à la fois la personne humaine et la tour – métaphore du spectacle – le morceau est un hymne à la joie. Le spectateur découvre tour à tour danse classique (les pointes), danse moderne (hip-hop) et danse acrobatique, sur une musique iranienne traditionnelle interprétée sur scène par Shanbehzadeh et Meftahbousheheri, qui dansent également.

La toile de fond est un écran avec des images clins d'œil aux contes et légendes. Les danseurs interfèrent avec les personnages de l'écran, dans un gigantesque trompe-l'œil, donnant l'impression qu'ils en sortent pour danser et chanter devant nous. Autre innovation, le mixage des genres musicaux : musique persane traditionnelle, Bach et Vivaldi. Les musiciens dansent et les danseurs chantent. Chacun interfère dans le morceau de l'autre tout en gardant sa propre spécificité. Le résultat est fabuleux.

Du rire, le spectateur passe à l'étonnement avec *Hymne aux fleurs qui passent*, pièce lente où le mouvement des corps devient imperceptible. Les deux danseurs, tout de blanc peints, avec de longs cheveux noirs (un renvoi à la sensualité et à la sexualité de chacun), se rejoignent sur scène dans un pas de deux d'un parfait esthétisme. Le jin et le yang se cherchent, se complètent, se séparent, se

désire sans jamais se toucher, dans une parfaite harmonie.

Puis Christopher Wheeldon, jeune chorégraphe qui se tourne vers le classique, met en scène Darcey Bussell et Jonathan Cope, deux indéniables talents du Royal Opera. Sur une musique de James MacMillan, jeune compositeur écossais, les danseurs se rejoignent en *Tryst* – langoureux pas de deux.

Puis le rythme change, brusquement. Andrés Marin, hôte bien connu de la Maison de la danse, entre sur scène pour présenter un *nuevo flamenco*. Cette pièce, *Emilia*, que le danseur a composée pour sa femme et qu'il interprète tout de noir vêtu, avec un T-shirt (le modernisme se voit non seulement dans la manière d'aborder la danse – fugueuse et énergique – mais aussi dans le *paraître*, donc le vestimentaire), est une rencontre du passé et du présent. Avec cinq musiciens et trois danseurs sur scène, Andrés Marin introduit une autre dimension du rythme, de la musique et du flamenco.

Quand Bill T Jones entre en scène avec ses interprètes, la toile de fond est une fleur d'un rose fuchsia, qui n'est pas sans nous rappeler le pop art. On aurait pu penser que la pièce allait être très colorée, mais l'accent



Babelle heureuse

est mis, comme dans chacune des pièces de Bill T Jones, sur la chorégraphie. D'une modernité indéniable, ce morceau n'est pas pourtant sans évoquer la danse américaine ancienne.

Ensuite, l'hommage à un des plus grands – sinon le plus grand – danseurs de tous les temps, LE danseur par excellence : *NIJINSKY*. Créée par John Neumeier, cette pièce se penche sur le «coup de foudre» de Nijinsky et de sa femme sur le bateau qui le menait en Amérique. Le ballet exprime la vie de Nijinsky, sa psychologie, son mysticisme. Deux personnages habitaient le grand danseur : l'homme au bord de la folie et le danseur étoile. Par qui la femme va-t-elle être attirée ? Qui est le vrai destinataire de l'amour ? Qui le reçoit ? Ces mystères et ce dédoublement que le chorégraphe entretient volontairement vis-à-vis de ses trois personnages sont soutenus par la musique de Rimsky-Korsakov qui ajoute à tout cela une certaine dose d'orientalisme et de mystère. Une magnifique exploration du monde intérieur et extérieur.

Jiri Kylian a mis en scène la pièce suivante, «*One of a Kind*», hymne aux libetés et à l'expression personnelle. Ce pas de deux où chacun des danseurs, souples et vigoureux, se laisse volontairement enfermer dans les mouvements de l'autre est un chef-d'œuvre où la technique se marie avec la danse contemporaine et néoclassique.

Le Chat de Schrödinger, dernière pièce du spectacle, voit Karol Armitage amener en scène une vision – la sienne – de la physique quantique. Les danseurs tout de noir vêtus, des masques leur couvrant le visage, évoluent sur des lignes tracées par la chorégraphe, dans un mouvement qui réunit danse classique et contemporaine. Les danseurs s'éparpillent sur scène, mais, en fait, respectent les lois de la physique.

Pour une fin en apothéose, Montalvo et Hervieu ont imaginé une dernière chorégraphie joyeuse où tous les danseurs du spectacle se rejoignent sur scène, dans une diversité qui rappelle la spécificité de chaque pièce.

Un pari réussi du département télévision de l'UER, très heureux d'y avoir participé et avoir offert aux téléspectateurs européens le meilleur de cet art majeur et populaire qu'est la chorégraphie.



Tryst